

ESSAIS

MARC BLOCH ET L'HISTOIRE *

Ce sera plus tard un des grands étonnements de ceux qui étudieront la vie intellectuelle du XIX^e et du XX^e siècle que de constater combien, à côté du prodigieux épanouissement qu'ont connu à cette époque les sciences historiques, la réflexion philosophique sur l'histoire est demeurée indigente.

Le passé, certes, a été incorporé dans des constructions philosophiques dont certaines demeurent parmi les plus majestueuses de notre temps, mais le passé, objet de connaissance, ne se confond pas avec cette méthode de connaissance qui est proprement l'histoire. Or sur cette méthode quelles vues philosophiques possédons-nous ? Il ne faut guère en demander, hélas ! aux nombreuses « théories » de l'histoire qui se couvrent lentement de poussière sur les rayons de nos bibliothèques. Les théoriciens, dont beaucoup étaient d'estimables esprits, ont eu en général ce défaut capital de vivre sans contact avec la pratique de l'histoire. Nul n'oserait, je pense, écrire une « théorie de la chimie » sans avoir longuement passé par les laboratoires. Mais l'opinion admet que l'on s'occupe de théorie de l'histoire sans même savoir ce que sont les *Monumenta Germaniæ Historica*. D'où la vanité de tant d'efforts qui, pour être brillants, manquent de la base élémentaire que procure l'humble, mais indispensable métier.

Du côté des hommes de métier, l'attitude la plus courante a été l'absentéisme. Cette attitude s'explique par bien des facteurs et tout d'abord par le fait — qui à lui seul pourrait donner lieu à une curieuse étude de psychologie — que parmi les plus grands de nos historiens, je veux dire ceux dont le tempérament était le plus puissant, beaucoup n'ont jamais éprouvé, semble-t-il, le besoin moral d'un examen de conscience philosophique :

* [Il n'est pas trop dans les habitudes des *Annales* de rendre compte des œuvres de leurs Directeurs. Cette règle de silence, à l'égard de Marc Bloch, nous avions sans doute le droit et presque le devoir de l'enfreindre. Il nous a paru indiqué sur ce grand sujet — *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* — de donner la parole à un jeune professeur belge, J. STENGERS, qui a bien voulu nous permettre de reprendre son beau compte rendu, paru dans la sympathique *Revue de l'Institut de Sociologie* de Bruxelles (n° 4, 1950). Bien sûr, nous ne sommes pas entièrement d'accord, nous ne pouvons pas, ici ou là, ne pas différer d'avis avec notre jeune collègue — et Lucien Febvre y reviendra. Pour l'ensemble, ce texte nous semble valable. Or seul l'ensemble importe : tout ce souffle de sympathie et de compréhension. Ce compte rendu sensible et fin, que l'auteur a légèrement remanié à l'intention de nos lecteurs, aurait touché Marc Bloch. Il nous est agréable qu'un jeune engage ainsi le dialogue avec l'ami et le bon compagnon de tant de combats — toujours présent dans notre maison qui le salue comme l'un de ses deux pères. — LA DIRECTION.]

un Henri Pirenne, par exemple, n'était pas indifférent aux problèmes théoriques de l'histoire, mais n'en était pas le moins du monde tourmenté. Un court article, fort beau du reste, sur *La tâche de l'historien*¹, est presque tout ce qu'il leur a consacré.

Mais, à côté de ces hommes puissamment équilibrés et que l'exercice magistral de leur art suffisait à garder de toute inquiétude, d'autres, et même beaucoup d'autres, ont connu les interrogations, les doutes, et, pour y échapper, ont dû réfléchir aux fondements de leur activité. Il est rare qu'ils aient livré au public le produit de leurs réflexions. Ce n'est pas seulement une sorte de réserve pudique qui les a paralysés ; c'est aussi le fait que, par manque de formation philosophique, l'historien est souvent mal armé pour exprimer sa pensée en termes adéquats. Et c'est enfin — là n'est pas la moindre source du mal — que le discrédit même dont la « théorie de l'histoire » a été frappée dans le monde historique les a incités à une prudence excessive ; nul ne s'aventure volontiers dans une voie où il risque les quolibets de ses confrères.

La réflexion philosophique sur l'histoire en est là : pratiquée indiscretement par des hommes qui ne savent pas vraiment ce qu'est l'histoire, négligée au contraire par ceux qui le savent, elle n'a pas dépassé, somme toute, un stade très élémentaire. Elle retarde, et par rapport à la science historique, et par rapport à la philosophie générale des sciences. Elle reste à construire.

* * *

De là vient, pour une bonne part, l'émotion et la joie que l'on éprouve en ouvrant le livre posthume de Marc Bloch : *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*². Voici enfin, sur les problèmes philosophiques de l'histoire — ou du moins sur certains d'entre eux — le livre infiniment précieux d'un maître. Bien que Marc Bloch définisse son œuvre comme le simple « memento d'un artisan qui a toujours aimé à méditer sur sa tâche quotidienne »³, nous savons, connaissant sa personnalité, que nous avons ici plus et mieux à la fois : le testament d'un très grand esprit.

Disons aussi : le testament d'un homme. Car en Marc Bloch, l'homme et l'historien étaient d'une seule pièce : on ne saurait séparer l'un de l'autre. Ce livre, nous le sentons, Marc Bloch ne l'a pas signé comme on signe un livre ordinaire, il l'a signé aussi de son sang. Les convictions qu'il y exprime étaient liées, pour beaucoup, à sa conception générale de la vie, profondément libérale et humaine. Au bout de l'*Apologie pour l'histoire*, il y a, quoi qu'on veuille, le soir sinistre du 16 juin 1944 où Marc Bloch est tombé sous les balles allemandes⁴.

1. *Le Flambeau*, août 1931. Trad. anglaise dans le recueil *Methods in Social Science*, éd. p. Stuart A. Rice, Chicago, 1931. On peut également citer de Henri PIRENNE une conférence sur *Le Hasard dans l'histoire*, malheureusement demeurée inédite (cf. compte rendu assez détaillé dans *Le Soir*, 26 oct. 1931).

2. Paris, Armand Colin, 1949, 2^e édition, 1952 ; in-8°, xvii-112 pages (*Cahiers des Annales*, n° 3).

3. Introduction, p. xvii.

4. La vie et la fin glorieuse de Marc Bloch ont été évoquées dans maintes études déjà. Je me borne à citer ici : L. FEBVRE, *De l'histoire au martyre : Marc Bloch*, dans *Annales d'Histoire*

A si peu de distance de ce drame qui a décapité l'école historique française, analyser un tel livre, le juger, le critiquer, paraîtrait presque une profanation. Aussi bien n'est-ce pas là, heureusement, notre but : il est de présenter quelques-unes des idées fondamentales de Marc Bloch, d'en montrer l'éclat, la vigueur, les résonances. Présentation d'autant plus nécessaire dans un organe comme le nôtre¹ que M. Bloch est un des historiens qui ont le plus reçu de la sociologie — un de ceux aussi, on le dira certainement plus tard, qui lui ont le plus donné. Un de ses collègues, Ch.-E. Perrin, l'a observé en termes excellents : « De toutes les disciplines qui ont agi sur la pensée de Marc Bloch, c'est certainement la sociologie de Durkheim qui a exercé sur lui l'action la plus efficace... A la sociologie il a emprunté la notion du groupe social qui domine sa conception de l'histoire, et la méthode des sociétés-témoins ; c'est la sociologie qui lui a appris la force des représentations collectives et l'a mis en garde contre l'argument du bon sens. A certains égards, l'histoire, dans son système, fait figure d'une sociologie qui aurait rendu à la notion du temps son importance prépondérante². » Et Ch.-Ed. Perrin de citer ce mot révélateur de Bloch : « Le sociologue, l'historien, je suis de ceux qui, entre ces deux noms, ne voient nul abîme³... »

* * *

L'*Apologie pour l'histoire*, écrite en 1941-1942, demeure inachevée. La pensée de Marc Bloch s'y présente donc sous une forme incomplète. Cette pensée, d'ailleurs, était à ce point riche et multiple qu'on a peine à concevoir qu'elle eût pu, tout entière, se discipliner dans le cadre d'un livre. A en juger d'après le plan général qui nous a été conservé⁴, Marc Bloch n'avait pas l'ambition de tout dire : il comptait se limiter à quelques problèmes qu'il jugeait essentiels. Son livre, tel qu'il nous l'a laissé, réalise la plus grande partie du programme qu'il s'était tracé⁵.

L'*Apologie*, œuvre donc incomplète, devrait un jour être complétée : c'est une tâche pieuse que les amis et admirateurs de Marc Bloch ont le devoir d'accomplir, et à laquelle, j'en suis sûr, ils ne failliront pas. Dans tant d'ar-

Sociale, 1945 ; G. ALTMAN, *Au temps de la clandestinité : notre « Narbonne » de la Résistance*, *Ibid.* ; du même, la préface au livre de Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, 1946 ; — L. FEBVRE, *Marc Bloch et Strasbourg*, dans *Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Mémorial des années 1939-1945*, Paris, 1947 ; — R. BOUTRUCHE, *Marc Bloch vu par ses élèves*, *Ibid.* ; — Ch.-E. PERRIN, *L'œuvre historique de Marc Bloch*, dans *Revue Historique*, 1948, t. 199 ; — Etc...

1. La *Revue de l'Institut de Sociologie* de Bruxelles, pour qui l'article a été écrit.

2. *Art. cit.*, p. 183-184.

3. *Revue Historique*, 1934, t. 173, p. 4.

4. Page 106.

5. Lucien Febvre, qui a veillé à la publication de l'*Apologie*, écrit dans une postface : « L'ouvrage devait comporter des références. Nous n'avons retrouvé que quelques notes, rédigées de sa main par notre ami. On les trouvera plus loin. Nous n'avons pas cru devoir combler cette lacune. Le travail, énorme et sans grand intérêt, eût posé à chaque pas des problèmes insolubles » (p. 107). Je ne suis pas sûr que, dans certains cas, quelques renvois, ne fût-ce qu'aux travaux antérieurs de Marc Bloch lui-même, n'eussent pas été souhaitables. C'est ainsi que Bloch, dans son livre, a fait plusieurs emprunts à un bel article qu'il avait publié en 1921 : *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* (*Revue de Synthèse Historique*, t. XXXIII, 1921). Pourquoi ne pas guider le lecteur vers cet article, qui fournit précisément les références sur lesquelles Marc Bloch s'appuie ? — [L'interpellé répond : guider, ce n'est pas son genre. A chacun de se guider soi-même. Mais fournir le moyen de se débrouiller, bien. Or, il l'a fait ; voir sa bibliographie choisie des publications de Marc Bloch dans le *Mémorial de Strasbourg*. — L. F.]

ticles et comptes rendus que Marc Bloch a multipliés au cours de sa carrière si féconde, il faudra recueillir ses idées générales et pensées sur l'histoire qui n'ont pas été intégrées dans l'*Apologie*. Le recueil que l'on constituerait étonnerait par sa richesse¹.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'*Apologie*, c'est le choix des questions : de celles que Marc Bloch traite et de celles — le détail a sa grande importance — que, de propos délibéré, il écarte.

Ainsi, la vieille querelle sur la nature de l'histoire-« art » ou « science », ne le retient qu'un court instant. « Là-dessus », écrit-il, « nos arrière-grands-pères, aux environs de 1800, aimaient à disserter gravement. Plus tard, vers les années 1890, baignés dans une atmosphère de positivisme un peu rudimentaire, on put voir des spécialistes de la méthode s'indigner que, dans les travaux historiques, le public attachât une importance, à leur gré excessive, à ce qu'ils appelaient *la forme*. Art contre science, forme contre fond : autant de querelles bonnes à remiser dans les sacs à procès de la scolastique² » ! Peut-être pourrait-on observer qu'il y avait autre chose, dans ces discussions, qu'une opposition du fond et de la forme : que c'était toute la question de l'objectivité historique qui, en somme, se trouvait posée. Mais le problème classique de l'objectivité, précisément, est de ceux auxquels Marc Bloch semble s'être peu attaché. Ce silence serait-il une condamnation, comme je l'imagine, dans le sens de la pensée fraternelle et catégorique de Lucien Febvre ? — Ou bien, explication moins bonne, le problème n'apparaît-il dans toute son acuité qu'à ceux qui s'occupent de psychologie individuelle alors que Bloch, pour sa part, est demeuré avant tout un historien des sociétés ?

Le problème qui le hante, par contre, est celui de la légitimité de l'histoire. « A quoi sert l'histoire ? » voilà la question à laquelle, avant toute chose, il entend répondre. Nous ne pouvons le suivre ici au long d'une démonstration à la fois ferme, nuancée, enveloppante. Marc Bloch insiste surtout sur les liens intimes qui unissent le passé et le présent et qui enlèvent au présent tout privilège d'« auto-intelligibilité »³. Il faut, écrit-il, « comprendre le présent par le passé », et pour le prouver, il éclaire son exposé d'un exemple :

Quel observateur parcourant nos campagnes du Nord n'y a été frappé par l'étrange dessin des champs ? En dépit des atténuations que les vicissitudes de la propriété ont, au cours des âges, apportées au schéma primitif, le spectacle de ces lanières qui, demeurément étroites et allongées, découpent le sol arable en un nombre prodigieux de parcelles, garde encore aujourd'hui de quoi confondre l'agronome. Le gaspillage d'efforts qu'entraîne une pareille disposition, les gênes qu'elle impose aux exploitants ne sont guère contestables. Comment l'expliquer ? Par le Code Civil et ses inévitables effets, ont répondu des publicistes trop pressés. Modifiez donc, ajoutaient-ils, nos lois sur l'héritage, et vous supprimerez tout le mal. S'ils avaient mieux su l'histoire, s'ils avaient aussi mieux interrogé une mentalité paysanne formée par des siècles d'empirisme, ils auraient jugé le remède moins facile. En fait, cette armature remonte à des origines si reculées que pas un savant, jusqu'ici, n'est parvenu à en rendre un compte satisfaisant ; les défricheurs de l'âge des dolmens y sont probablement pour davantage

1. On peut se référer en attendant à l'article de Ch.-E. PERRIN (cité ci-dessus), qui rassemble d'une manière très intelligente quelques-unes des propositions essentielles de Marc Bloch.

2. P. 4.

3. P. 11.

que les légistes du Premier Empire. L'erreur sur la cause se prolongeant donc ici, comme il arrive presque nécessairement, en faute de thérapeutique, l'ignorance du passé ne se borne pas à nuire à la connaissance du présent ; elle compromet, dans le présent, l'action même¹.

« La science des hommes », conclut Marc Bloch en une formule qui ramasse sa pensée, « a sans cesse besoin d'unir l'étude des morts à celle des vivants² ».

* * *

Dans cette partie du livre qui justifie le mieux le titre général de l'ouvrage — *Apologie pour l'histoire* — Marc Bloch, on le notera, n'a pas un mot sur les « leçons » de l'histoire. Le fait est significatif. Si l'on songe que, défendant l'histoire, Bloch devait nécessairement avoir à l'esprit l'attaque la plus retentissante — sinon, avouons-le, la plus percutante — qui, de notre temps, ait été dirigée contre elle³, ce silence apparaît bien comme un acquiescement à l'une des propositions au moins de Paul Valéry. N'est-ce pas celui-ci en effet qui disait : « L'histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout et donne des exemples de tout⁴. »

Son premier but atteint — légitimer l'activité de l'historien — Marc Bloch montre ensuite comment cette activité s'organise et s'exerce. Sa théorie de l'histoire — disons plutôt, pour employer un mot qu'il aurait mieux aimé, son programme pour l'histoire⁵, diffère profondément de celui que tracent les théoriciens dont nous évoquons la physionomie il y a un instant. Le théoricien pur est dominé en général par le souci d'une construction logique, rationnelle, géométrique de l'histoire. Marc Bloch, pour sa part, sait que ni l'homme ni les sociétés ne sont bâtis comme des théorèmes. Là où l'homme est présent — et en histoire, il est partout présent — l'esprit de géométrie perd ses droits. Les opérations de l'historien ne valent que présidées par l'esprit de finesse.

Nécessité de l'esprit de finesse, nécessité d'un effort de compréhension vraiment humaine, qui fasse fi de la rigidité des systèmes : tel est, nous semble-t-il, le *leitmotiv* implicite qui traverse tout l'ouvrage.

Nulle part Marc Bloch ne développe ce thème avec plus de plénitude que dans les pages remarquables qu'il consacre aux classifications chronologiques. Le problème des classifications chronologiques, on le sait, est de ceux qui ont fait éclore le plus de systèmes et de théories. Les Allemands, avec pédantisme, ont même installé sur ce terrain une discipline particulière, la *Periodisierung*. Marc Bloch, avec brio, fait ressortir la vanité de toute classification rigide. Les siècles ? « Par malheur, aucune loi de l'histoire n'impose que les années dont le millésime se terminent par le chiffre 1 coïncident avec les points

1. P. 11.

2. P. 15.

3. Cf. d'ailleurs une référence à cette attaque dans l'Introduction, p. XIII, puis encore à la p. 27.

4. *Regards sur le monde actuel*, Paris, 1933, p. 64. — Cf. dans le même sens : A. GRIB, *Journal*, N. R. F., « La Pléiade », p. 1184.

5. « Il y a en lui », écrit-il de son livre, « je l'avoue, une part de programme » (Introduction, p. XVII).

critiques de l'évolution humaine¹. » Les règnes? Dès qu'on sort de l'histoire politique, la coupure est arbitraire. On a écrit l'histoire religieuse du règne de Philippe-Auguste, l'histoire économique du règne de Louis XV. « Pourquoi pas : Journal de ce qui s'est passé dans mon laboratoire sous la deuxième présidence de Grévy, par Louis Pasteur? — Ou, inversement : Histoire diplomatique de l'Europe, depuis Newton jusqu'à Einstein² »?

« Le temps humain », en réalité, « demeurera toujours rebelle à l'implacable uniformité comme au sectionnement rigide du temps de l'horloge. *Il lui faut des mesures accordées à la variabilité de son rythme* et qui, pour limites, acceptent souvent, parce que la réalité le veut ainsi, de ne connaître que des zones marginales. C'est seulement au prix de cette plasticité que l'histoire peut espérer adapter, selon le mot de Bergson, ses classifications aux « lignes mêmes du réel » : ce qui est, proprement, la fin dernière de toute science³ ».

Une histoire modelée sur le réel, c'est-à-dire sur l'humain : voilà bien ce à quoi Marc Bloch tend de toutes ses forces, par toutes ses fibres. La tâche qu'il assigne à l'historien est une quête passionnée de l'homme. L'historien, nous dit-il quelque part, doit être comme l'ogre de la fable : il doit avoir faim de chair humaine. « Derrière les traits du paysage, les outils ou les machines, derrière les écrits en apparence les plus glacés et les institutions en apparence les plus complètement détachées de ceux qui les ont établies, ce sont les hommes » qu'il doit saisir. « Qui n'y parvient pas ne sera jamais, au mieux, qu'un manœuvre de l'érudition⁴. »

L'historien qui cherche à comprendre les hommes doit-il aussi les juger? Longtemps, nous dit Marc Bloch, on l'a cru. « Longtemps l'historien a passé pour une manière de juge des Enfers, chargé de distribuer aux héros morts l'éloge ou le blâme. Il faut croire que cette attitude répond à un instinct puissamment enraciné. Car tous les maîtres qui ont eu à corriger des travaux d'étudiants savent combien ces jeunes gens se laissent difficilement dissuader de jouer, du haut de leurs pupitres, les Minos ou les Osiris⁵. » L'auteur de l'*Apologie*, pour sa part, considère que les jugements de valeur n'ont pas de place en histoire. L'argument qu'il invoque pour les écarter n'est pas seulement celui — classique — de la relativité des critères moraux⁶, c'est aussi l'intérêt même de l'histoire.

La leçon du développement intellectuel de l'humanité est claire : les sciences se sont toujours montrées d'autant plus fécondes et, par suite, d'autant plus serviables, finalement, à la pratique, qu'elles abandonnaient plus délibérément le vieil anthropocentrisme du bien et du mal. On rirait aujourd'hui d'un chimiste qui mettrait à part les méchants gaz, comme le chlore, les bons comme l'oxygène. Mais si la chimie,

1. P. 92.

2. P. 93.

3. P. 97. Sur le problème des cadres géographiques, Marc Bloch avait déjà exprimé des idées analogues, qu'il n'a pas reprises dans l'*Apologie*; cf. *Pour une histoire comparée des sociétés européennes*, dans *Revue de Synthèse Historique*, 1928, vol. II, p. 44-45.

4. P. 4.

5. P. 70.

6. Les pages les plus fortes, à ce sujet, demeurent toujours celles de LEA, *Ethical Values in History* (*American Historical Review*, t. IX, 1903-1904); article repris dans LEA, *Minor Historical Writings and other Essays*, édités par A. C. Howland (Philadelphie, 1921).

à ses débuts, avait adopté ce classement, elle aurait fortement risqué de s'y enliser, au grand détriment de la connaissance des corps¹.

Nous ne saurions, dans cette revue de sociologie, passer sous silence une page de l'*Apologie* où Marc Bloch, d'une manière ferme et équitable à la fois, prend position vis-à-vis d'une école sociologique qui a prétendu autrefois découvrir les « lois » de l'histoire :

Certains ont cru possible d'instituer une science de l'évolution humaine, et ils travaillèrent de leur mieux à l'établir : quitte, d'ailleurs, à prendre leur parti de laisser finalement en dehors des atteintes de cette connaissance des hommes beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel. Ce résidu, c'était ce qu'ils appelaient, dédaigneusement, l'événement ; c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement individuelle. Telle fut, en somme, la position de l'école sociologique fondée par Durkheim. Du moins, si l'on ne tient pas compte des assouplissements qu'à la première raideur des principes, nous vîmes peu à peu apportés par des hommes trop intelligents pour ne pas subir, fût-ce malgré eux, la pression des choses. A ce grand effort, nos études doivent beaucoup. Il nous a appris à analyser plus en profondeur, à serrer de plus près les problèmes, à penser, oserais-je dire, à moins bon marché. Il n'en sera parlé ici qu'avec infiniment de reconnaissance et de respect. S'il semble aujourd'hui dépassé, c'est pour tous les mouvements intellectuels, tôt ou tard, la rançon de leur fécondité².

La répudiation, on le voit, est malgré tout très nette — elle est confirmée d'ailleurs par le reste de l'œuvre, qui fait un silence complet sur les prétendues « lois » de l'évolution³ — mais le témoignage de reconnaissance dont elle s'accompagne vaut d'être retenu.

* * *

Ces quelques citations n'épuisent qu'une partie — une faible partie — des richesses de l'*Apologie*. Nous aimerions commenter ici tant de pages admirables sur l'observation historique, sur la critique du témoignage, sur la probabilité en histoire, sur les problèmes du vocabulaire historique. Mais l'espace nous manque. Aucun résumé, d'ailleurs, aucune citation ne saurait remplacer la lecture du livre : la pensée de Marc Bloch directe ne révèle toutes ses opulences que lorsqu'on la suit, déployée, dans le grand rythme oratoire de son œuvre. C'est l'*Apologie* qu'il faut lire.

Avant de la quitter, nous voudrions, pour notre part, l'interroger encore sur un dernier point.

Marc Bloch a été, on le sait, un chef d'école. Son nom, avec celui de Lucien Febvre, est associé aux *Annales d'Histoire Économique et Sociale*⁴ — disons en bref, puisqu'elles durent changer de titre — aux *Annales*, qui ont

1. P. 71.

2. Introduction, p. xv.

3. Le mot même d'*évolution*, comme l'observe Lucien Febvre (p. 107), ne se retrouve nulle part ailleurs dans l'*Apologie*.

4. Après de nombreux avatars (1929-1938 : *Annales d'Histoire Économique et Sociale* ; 1939-1941 : *Annales d'Histoire Sociale* ; 1942-1944 : *Mélanges d'Histoire Sociale* ; 1945 : *Annales d'Histoire Sociale*), cette revue porte depuis 1946 le nom de : *Annales (Économies, Sociétés, Civilisations)*.

exercé sur la pensée historique de notre temps une influence dont on est encore à mesurer la profondeur et l'intensité. Ces *Annales*, Marc Bloch et Lucien Febvre les avaient vouées à la cause d'une histoire rénovée, « plus large et plus humaine¹ ». On y louait, on y encourageait les tendances nouvelles, on y dénonçait aussi les insuffisances de beaucoup de vieilles méthodes. Il y avait plusieurs choses que l'on n'aimait guère aux *Annales* — je parle ici au passé, car depuis dix ans l'influence même des *Annales* a bouleversé bien des positions — et parmi ces choses que l'on n'y aimait guère, mettons, en bonne place l'*Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos. L'*Introduction* était considérée comme le manifeste d'une école historique périmée, de celle précisément que l'école des *Annales* avait l'ambition de remplacer.

Ce sentiment se retrouve dans l'*Apologie*. Lorsque Marc Bloch cite Langlois et Seignobos, c'est pour témoigner de la dette qu'il a envers ces maîtres, mais pour préciser aussi, nettement, qu'il se séparera de leurs conceptions². Dans une lettre familière à Lucien Febvre, contemporaine de l'*Apologie*, Marc Bloch écrivait : « Durkheim n'était certes pas un imbécile. Ni (voilez-vous la face) le pauvre père Seignobos non plus. Ni Charles V (sobriquet de Charles-Victor Langlois). Combien, cependant, nous sommes loin de l'un et des autres ! » (Cité dans les *Annales d'Histoire Sociale*, 1945, I, p. 31.)

Mais en quoi, au fond, l'*Apologie pour l'histoire* s'oppose-t-elle à l'*Introduction aux études historiques*? Entre le manuel de méthode de l'ancienne école — l'école, pourrait-on dire, de la Sorbonne de 1900 — et la profession de foi d'un maître de l'école nouvelle, où git la différence? Nous sommes ici, on le voit, au cœur d'un très grand problème : un problème qui n'est pas seulement un problème de personnes, mais aussi de groupes.

A qui lit l'*Apologie* après avoir lu l'*Introduction*, dirons-nous que la réponse apparaît nettement? Ce serait nous abuser. En réalité, ce qui frappe plutôt dans l'*Apologie*, ce sont les points de contact, nombreux et étroits, avec l'*Introduction*. Langlois et Seignobos avaient été d'excellents maîtres de la critique ; Marc Bloch en est un tout aussi remarquable. Sur le terrain de la critique, il est donc normal qu'ils se rencontrent et s'accordent. Leur désaccord, en fait, tient à des causes plus hautes et qui, étant plus hautes, ne s'expriment pas aussi nettement. Pour les saisir, il ne suffit pas d'avoir lu l'*Apologie* : tout autant que l'*Apologie*, c'est l'œuvre proprement historique de Marc Bloch, c'est la collection des *Annales* surtout qui en fournissent la clé.

L'*Introduction aux études historiques* contenait implicitement un mot d'ordre : *technique d'abord*. Ce mot d'ordre, Marc Bloch, les *Annales* l'ont rejeté. A la primauté de la technique, ils ont opposé celle du sujet. Pour Langlois et Seignobos, le bon livre d'histoire était le livre bien informé, fondé sur une critique sérieuse, construit avec équilibre. Les *Annales* — Lucien Febvre, d'ailleurs, plus encore que Marc Bloch — ont bousculé le livre « bien

1. Ce sont les termes dont Marc Bloch lui-même se sert dans l'*Apologie*, en dédiant celle-ci à Lucien Febvre.

2. P. 109.

fait » : aux qualités de la technique elles ont préféré, systématiquement, celles de l'*investigation*. Un livre qui cherche les vrais problèmes, méconnus, difficiles, un livre qui s'engage dans une voie nouvelle, fût-ce maladroitement, un livre qui pose des questions que l'on n'avait pas encore posées : voilà le livre selon leur cœur. Langlois et Seignobos étaient des maîtres de la critique : l'école des *Annales* leur reconnaît ce mérite, mais leur reproche de n'avoir été que cela. Elle leur reproche de n'avoir pas dit aux jeunes historiens qui allaient chercher leur inspiration auprès d'eux que le progrès de l'histoire était lié avant tout aux progrès de l'intelligence, de la curiosité historiques. Pour mieux comprendre les hommes du passé, il importe sans doute de peser leurs témoignages, mais il importe plus encore d'en extraire tout le suc. Langlois et Seignobos, dans l'interrogatoire historique, enseignaient admirablement l'art de recueillir les réponses ; ils oubliaient l'art de poser les questions¹.

Tel est, pensons-nous, le principal dissentiment — nous ne disons pas le seul — qui sépare l'école des *Annales* de celle dont Langlois et Seignobos ont été les hérauts. L'opposition des deux tendances est loin d'être irréductible. Beaucoup s'attachent à les concilier : ils auront côte à côte, sur leur table, l'*Introduction aux études historiques* et l'*Apologie pour l'Histoire*.

J. STENGERS

Bruxelles, Université libre

1. Cf. dans l'*Apologie* un passage très significatif à cet égard, à la page 26.